

Véronique Papineau, Emmanuel Bouchard, Johanne Alice Côté

Michel Lord

Numéro 133, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36690ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2009). Compte rendu de [Véronique Papineau, Emmanuel Bouchard, Johanne Alice Côté]. *Lettres québécoises*, (133), 39–40.

☆☆☆ 1/2

Véronique Papineau, *Petites histoires avec un chat dedans (sauf une)*, Montréal, Boréal, 2008, 184 p., 19,95 \$.

Un recueil qui a du chien

Il est des bonheurs de lecture qui étonnent, surtout quand il s'agit d'un premier livre.

Jeune auteure à son premier essai, Véronique Papineau a de quoi surprendre. Inconnue la veille, elle s'affirme d'un coup comme une écrivaine et une nouvellière exemplaires. Une écriture claire et vivante, avec des narrateurs grinçants, malheureux mais incisifs.



VÉRONIQUE PAPINEAU

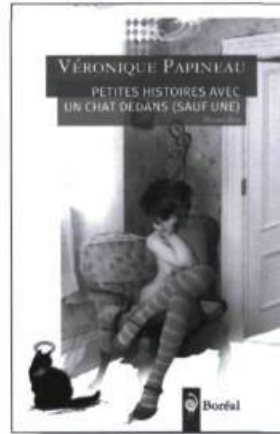
Les douze nouvelles de *Petites histoires avec un chat dedans (sauf une)* ne sont pas petites ni ne portent spécifiquement sur les chats, sauf à quelques occasions, dans des nouvelles qui font mal, si le lecteur a le don de l'empathie. En ce sens, une des plus difficiles à lire aura été pour moi « La mort d'un chat », terrible nouvelle qui raconte la douleur d'un couple qui tire le diable par la queue pendant que leur chat se meurt. Papineau a l'art de traduire avec vérité les sentiments et les situations les plus atroces.

En fait, ce qui domine dans ce recueil, ce sont les moments les plus difficiles de la vie, des moments de crise liés surtout à l'amour et à la maladie mentale. Plus de la moitié des textes exploitent le thème de l'amour contrarié. L'entrée en matière est, dans ce sens, dramatique. Dans « Les filles ne sont pas faites en chocolat », la narratrice subit un choc le jour où elle reçoit une lettre de rupture. Elle se vide le cœur contre cet homme fait « en caramel mou » (p. 17). Dans « Bonbons à la menthe », la mésestante finit par régner entre un homme et une femme qui « s'étaient rencontrés à cent vingt kilomètres-heure sur l'autoroute » (p. 42). La vengeance de la femme, qui s'en prend à un chat, est horrible. « Petite histoire avec un chat dedans » met en discours un autre couple, qui se querelle cette fois à cause d'un chat qui, à la fin, a « l'air plus humain qu'un humain » (p. 77).

Les humains n'ont donc pas la partie belle dans ce recueil, encore moins dans les nouvelles où règne la maladie mentale. Dans cette veine, « Dormir très mal » est extraordinaire dans son genre, car elle est composée uniquement de phrases avec des verbes à l'infinitif décrivant la dépression nerveuse avancée d'une jeune femme pour qui rien ne va plus.

Deux textes entremêlent le destin de deux frères, dont l'un, dans « Pas d'espoir pour les bizarres », illustre l'envers de la médaille, le malade n'étant pas celui que l'on croit.

Certaines nouvelles ont plus de légèreté, comme dans « Bobby Bibo se fait kidnapper », où deux adolescents n'en pouvant plus de la discipline familiale s'en-



fuijnt vers Montréal. À leur retour, ils s'aperçoivent que leurs parents s'étaient un peu inquiétés, mais surtout de la disparition d'une chatte qui, par hasard, revient en même temps qu'eux. « Lettres of love » qui clôt le recueil, prend la forme d'un journal intime dans lequel une femme est obsédée par son amoureux, qui combat les incendies de forêt dans le Nord, et qui va bientôt revenir et ramener le bonheur.

S'ouvrant sur le malheur, le livre se referme sur un espoir de bonheur. L'ensemble est écrit avec une adresse consommée.

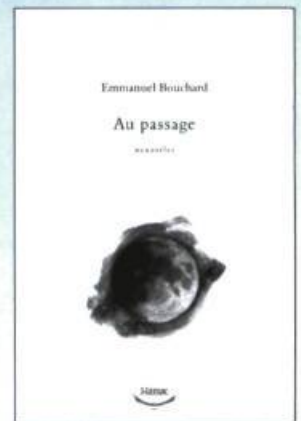
☆☆☆ 1/2

Emmanuel Bouchard, *Au passage*, Sillery, Septentrion, coll. « Hamac », 2008, 140 p., 16,95 \$.

Tomber sur du texte

Professeur de littérature au cégep de Sainte-Foy, docteur en littérature, Emmanuel Bouchard a certainement beaucoup lu. Cela transparait, crève la page, dans son premier recueil de nouvelles.

Des dix-sept textes du recueil, six ont paru précédemment dans des revues (*XYZ*, *Brèves* et *Virages*) depuis 2004. Il n'est donc pas tout à fait nouveau dans le champ de la nouvelle. Sans être un ouvrage dominé par une thématique unique, l'ensemble porte bien son titre : les personnages recueillent quelque chose « au passage » et, souvent, ce sont des passages littéraires, littéralement du texte, tantôt mystérieux, tantôt dangereux, légal même.



EMMANUEL BOUCHARD

Ainsi, dans « Giboulée d'étoiles », une femme étrange collectionne les listes d'épicerie qu'elle trouve au marché. Un jour, elle tombe sur des vers griffonnés. C'est du Miron qu'elle semble ne pas connaître ni comprendre. À la fin, elle écrit en réponse au poème. « L'épicerie » montre encore une femme qui, cette fois, aime un homme de loin. Il est question d'épicerie, de librairie, de Miron... Il y a toujours

quelque chose de déboîté, de lacunaire dans ces récits qui exploitent les possibilités du dire peu dans le but de signifier beaucoup. Mais quoi, ce n'est pas toujours clair.

Il faut aussi savoir s'effacer devant le texte. « Le livre de poèmes » donne à voir un amateur de romans qui lit depuis des années la poésie de Saint-Denis Garneau qu'il annote abondamment. Un jour, il efface toutes ses notes, allégeant le livre d'autant et le laissant à sa seule musique. Dans « Point d'orgue », un homme avale des œuvres complètes d'auteurs, des romanciers surtout, pendant des années. Un jour, lisant la Bible, il a une défaillance. On lui interdit de lire des romans. Il revient à Saint-Denis Garneau. Lire peut donc être extrêmement dangereux. Écrire mène à des dangers encore plus grands. Dans cette perspective, est-ce de l'humour noir si « Voyage autour de ma chambre » représente un homme qui écrit dans une

Il y a toujours quelque chose de déboîté, de lacunaire dans ces récits qui exploitent les possibilités du dire peu dans le but de signifier beaucoup. Mais quoi, ce n'est pas toujours clair.

chambre où s'empilent les livres et qui, un jour, tombe sur une citation de Robertson Davies portant sur les dangers de n'écrire que sur les autres? Les colonnes de livres s'effondrent sur lui.

Outre les quinze nouvelles qui constituent le cœur du livre, le recueil a pour caractéristique d'avoir de mystérieux textes d'ouverture et de fermeture dans lesquels (« Ouverture ») un homme revient dans sa ville, Québec, après un séjour dans le Sud de la France. « Il prend la mesure de son quartier » (p. 10), examine les lieux... Puis dans « Finale » (la suite disjointe, déboîtée), toujours à Québec, un homme et une femme déambulent dans la ville, vont dans un jardin où ils notent une citation d'Anne Hébert qui a un rapport avec l'écriture et le rêve. Ils traversent un pont, une passerelle et la femme « ramass[e] au passage une tige qu'elle tentera de bouturer » (p. 120). Texte, tige? Le sens de tout cela? Sans doute que tout nous happe au passage, que l'on peut tomber sur du texte et vice versa.

☆☆
Johanne Alice Côté, *Mégot mégot petite mitaine*,
Montréal, Triptyque, 2008, 132 p., 18 \$.

De la réserve au délire verbal



Le titre de son premier recueil [...] nous signale une écrivaine hors de l'ordinaire, qui affectionne les jeux verbaux. Les résultats, l'aventure n'étant pas sans risques, sont inégaux.

Auteure primée (prix Arcade au féminin 2005, prix Brèves littéraires 2007), romancière (*L'incisure catacrote*), issue des Études littéraires de l'UQÀM et née à Rochester (New Hampshire), Johanne Alice Côté a certes un profil énigmatique.



JOHANNE ALICE CÔTÉ

Le titre de son premier recueil de nouvelles, *Mégot mégot petite mitaine*, comme celui de son roman nous signalent une écrivaine hors de l'ordinaire, qui affectionne les jeux verbaux. Les résultats, l'aventure n'étant pas sans risques, sont inégaux.

Dans le texte d'ouverture, le discours passe bien. « Grâce », jeu de mot sur grasse/grâce, montre une femme énorme hantée par des souvenirs pénibles, souffrante et confuse, et qui se retrouve devant le corps de son mari qui vient de mourir à l'hôpital. La finale à l'hôpital est indescriptible.

Toujours dans la veine souffrante, « Me brûle, me brûlera » est un récit en forme de dialogue entre une mère mourante et sa fille qui vient lui rendre visite à l'hôpital. Le point de vue de la mère est rapporté en discours de pensée, alors que le discours de la fille est direct, elle cherche à lui parler, lui pose des questions, s'in-

quiète. La mère, elle, se replie sur ses sensations, ses souvenirs, sa fin, avec sa conscience affolée.

De l'affolement, nous passons à la folie collective dans « Les tomates pousseront d'elles-mêmes », autre nouvelle où alternent deux formes : une partie en romain, qui décrit les agissements d'une femme dans une serre, et une partie en italique, une lettre que cette femme écrit à une amie dans laquelle elle lui révèle ce qui se passe dans un monastère d'illuminés qu'un certain « Père » incite au suicide collectif.

Avec le texte éponyme, « Mégot mégot petite mitaine », le discours revient aux jeux verbaux et entre dans la revendication : discours de dérive sur l'horreur du monde actuel qui a écrasé des Indiens. Le texte a le ton du pamphlet descriptif, avec effet de liste massif, augmenté de « poèmes » où s'accumulent des mots qui illustrent un monde absurde, écrasé sous le poids de ses productions aliénantes. Il s'agit du procès de la société moderne, que la narratrice fuit, allant se perdre loin dans les sentiers de la forêt.

C'est là d'ailleurs un leitmotiv qui traverse le recueil. Ainsi, dans la nouvelle finale, « Paragraphe pour toi mon amour », la narratrice écrit tout et n'importe quoi, au fil de la plume. C'est un véritable fourre-tout où se mêlent même les études de doctorat, et qui se termine brusquement sur le désir de s'enfuir dans la nature.

De la réserve au délire verbal, dans l'affolement et la confusion, *Mégot mégot petite mitaine* se veut sans doute témoin de son temps.